

# MARC SORIANO

## Rencontre avec Charles Perrault, notre contemporain

par Jean Perrot

*C'est à une nouvelle et savoureuse et moderne lecture de Charles Perrault que nous invitent les récentes publications de Marc Soriano : Une édition critique des « Contes » comportant de nombreux textes ignorés du public et deux études que Jean Perrot nous fait découvrir.*

Il est des œuvres confites en dévotion critique, des œuvres sur lesquelles il semble inutile de revenir, embaumées comme elles sont par la réputation que leur ont gagnée des siècles de respect académique. Cet état, paradoxalement, caractérise les écrits de Charles Perrault : ce « moderne », champion victorieux de la « querelle » avec les Anciens, est devenu l'auteur « classique », par excellence. Un classique que l'on connaît à peine, si l'on excepte les célèbres *Histoires ou Contes du Temps passé* - Qui, en effet, a lu aujourd'hui *Le labyrinthe de Versailles* de 1672-1673, cet ensemble de « contes-express », comme les appelle Marc Soriano dans lesquels on peut voir autant d'exercices de style à la Queneau, « une sorte d'ébauche avant la lettre des Contes » ? Qui

connaît *Le Miroir*, plus ancien encore, puisque publié en 1661, « une première mouture, avec trente cinq ans d'avance de Riquet à la Houpe ? »<sup>1</sup>

Ces textes, à peu près inaccessibles au grand public jusqu'ici, ne paraissent plus avoir de valeur que bibliographique.

D'autres, comme *Les Jumelles ou Métamorphoses du cû d'Iris en astre*, ne sont évoqués qu'au titre d'aimables fantaisies.

Une sorte de conspiration du silence s'emploie, semble-t-il, à barrer des productions d'une importance non négligeable pour la compréhension des contes eux-mêmes. Mais « comment expliquer cette incuriosité et cette désinvolture à l'égard d'un document à la fois littéraire et historique qui per-

---

(1) Voir à ce sujet la nouvelle édition critique des *Contes* de Charles Perrault, textes établis et présentés par Marc Soriano, Flammarion, pp. 336 et 340-341.

met de rendre plus vivante et plus passionnante pour les étudiants l'étude de nos grands classiques... ? » s'interroge à ce propos Marc Soriano dans *La Brosse à reluire sous Louis XIV*, l'édition critique qu'il vient de proposer récemment de « *L'Épître au Roi* » de Perrault annotée par Racine et Boileau <sup>2</sup>, un texte pratiquement inconnu même des spécialistes. Et encore : « Y aurait-il aussi une langue de bois pour les professeurs et critiques « traditionnels » de notre époque ? », se demande le critique. Étrange censure si l'on réfléchit, car - c'est toujours Marc Soriano qui commente, mais dans une autre de ses récentes analyses - « Charles Perrault, ce classique inconnu, est une chance pour la critique contemporaine. C'est à la fois un artiste, un homme politique, un observateur du langage et un philosophe qui réfléchit sur le passé et le devenir de la langue » <sup>3</sup>.

Aussi il ne faut pas s'étonner de constater que Marc Soriano, après avoir contribué à une première résurrection de l'académicien, avec sa passionnante « enquête », *Les contes de Perrault, culture savante et traditions populaires* <sup>4</sup>, revient à la charge aujourd'hui et propose les deux études que nous venons de mentionner et une édition critique des *Contes* complétée par la publication de nombreuses œuvres ignorées du public. L'étonnement - si étonnement il y a - naîtra sans doute à la fois devant la richesse des textes découverts et devant la passion du chercheur qui a su ramener ces œuvres bien vivantes à la vie. La ténacité de Marc

Soriano, frappé d'une grave maladie, participe d'une fureur de connaître et surtout d'une « fureur de vivre » qui le porte à s'attacher autant au style et à la langue de Charles Perrault qu'à l'enracinement de l'œuvre dans l'imaginaire de l'homme et dans son temps. Et la surprise consiste à relever des contradictions qui affectent un écrivain du grand siècle, mais qui nous permettent de comprendre notre époque contemporaine même. « Oui, vraiment, Charles Perrault était - et reste - un « moderne », conclut Marc Soriano, nous amenant à considérer ici les éléments de sa thèse <sup>5</sup>.

### « La langue plurielle » de l'auteur des contes

La première évidence que Marc Soriano remet en question est celle de la « langue classique », c'est-à-dire d'une langue qui, écrit-il, « par sa pureté et son charme, aurait le pouvoir magique de donner de la valeur à un contenu indifférent et même médiocre » <sup>6</sup>. Cette illusion soigneusement entretenue d'une langue unifiée - à l'image de cette uniformisation imposée dans les mœurs et le langage par les stratégies de la « société de cour », telle que l'a décrite Norbert Elias <sup>7</sup> - masque, en réalité, une grande complexité et renvoie à une « période historique particulièrement tumultueuse ». Ce sont tous ces aspects d'une stratégie autoriale commandée par les conflits personnels et les exigences politiques du moment que la critique s'emploie à relever dans les

(2) Marc Soriano *La brosse à reluire sous Louis XIV*, « L'Épître au Roi » de Perrault annotée par Racine et Boileau, Biblioteca Dei Quaderni Del Seicento Francese, Schema-Nizet, 6, 1989, p. 71.

(3) Marc Soriano, *La langue plurielle de Charles Perrault*, Quaderni del Seicento Francese, Adriatica-Bari/Nizet-Paris, 9, 1989, p. 284.

(4) 1968 Gallimard. Edition revue et corrigée, Gallimard (Tel) 1977.

(5) Marc Soriano, *La langue plurielle de Charles Perrault*, op.cit., p.285.

(6) Ibid, p.261

(7) N. Elias, *La société de cour*, 1969, Trad. fr. Calmann-Lévy, 1974 ; Collection Champs, Flammarion, 1985.

œuvres antérieures aux *Contes*, afin de mieux éclairer ces derniers.

Ainsi le premier conte de Charles Perrault, *Les amours de la règle et du compas* - que l'on trouvera dans la nouvelle édition, comme tous ceux qui vont suivre <sup>8</sup> - a été rimé à neuf ans par le futur défenseur des Modernes : il « nous rappelle que l'enfant Perrault est bilingue » et que le collègue de la rue de Beauvais où il a fait ses études, met sur le même plan le français et le latin. Cette pièce de vers, toutefois, n'est pas un vain exercice de style et révèle déjà des intentions parodiques qui dénoncent une utilisation conventionnelle de la littérature coupée de la vie. Le thème des jumeaux par lequel Marc Soriano fonde l'unité des *Contes* y est déjà affirmé.

Mais l'esprit facétieux qui rapproche l'écrivain du peuple se traduit surtout par le style burlesque de *l'Enéide travestie* : cette pochade écrite entre 1648 et 1653 (et que l'on pourra lire aussi) participe de ce « vaste mouvement de protestation des intellectuels et plus spécialement du courant janséniste qui s'indigne que la jeunesse catholique soit obligée de se nourrir d'auteurs païens » <sup>9</sup>. Elle pratique la technique de « dégradation » et de « la disconvenance » consistant à prêter aux rois et aux reines des propos qui ne sont pas en rapport avec leur condition. Mais l'impertinence et la grossièreté langagières auxquelles Charles Perrault recourt dans son projet parodique - et le plus beau fleuron de son florilège est sans conteste ce « cû d'Iris métamorphosé en astre » - vont de pair avec une satire des parlars du peuple même dont les expressions vieillissent vite. Aussi la langue de Charles Perrault qui manie de main de maître le lan-



gage précieux - comme le montre *Le miroir* - correspond-elle à une entreprise subtile. Elle s'emploie d'une part, à limiter l'influence du latin, à « simplifier et à rationaliser notre langue, sans toutefois laisser perdre les richesses linguistiques accumulées au cours des siècles » <sup>10</sup>, et, d'autre part à exprimer les positions d'un intellectuel pris dans les rapports de force qui l'obligent à rivaliser avec des pairs aussi prestigieux que Racine et Boileau.

En ce sens, l'étude que Marc Soriano consacre à « *L'Épître au Roi* » de Perrault annotée par Racine et Boileau ne manquera pas de piquer les curiosités : l'analyse de « la langue de bois » du grand siècle pourra être utile-

(8) C. Perrault, *Contes*, nouvelle édition mentionnée en (1), p. 45-49.

(9) *Ibid.*, p. 267

(10) Marc Soriano, *La langue plurielle de Charles Perrault*, op.cit., p. 274

ment comparée à celle que Paul Eluard, par exemple, a utilisée dans son *Hommage à Joseph Staline*<sup>11</sup>. Charles Perrault, en effet, use sans ménagement ni délicatesse de « la brosse à reluire » lorsqu'il flatte Louis XIV : « Qu'il nous soit permis, Sire, de détourner un moment les yeux d'une gloire si éclatante et d'oublier, s'il est possible, le Vainqueur des Nations, le Vengeur des Rois, le Défenseur des Autels pour ne regarder que le Protecteur de l'Académie Française »<sup>12</sup>. Et de même, Apollon, dans la pièce de vers *La Peinture* de 1667-1668, ne s'adresse pas à la Nymphe dans un style différent :

« Beauté de l'Univers, honneur de la Nature  
Charme innocent des yeux trop aimable  
[ Peinture

Rien ne peut égaler l'excellence des traits  
Dont brillent à l'envi ces chefs d'œuvres  
[ parfaits »<sup>13</sup>

Une rhétorique identique, en fait, anime les poèmes dédiés à Nush, à Dominique et au « camarade » dans le texte de 1950. Actualité du texte de Marc Soriano, en cette période donc ! Un texte qui montre comment Racine et Boileau, annotant et critiquant le style de Perrault parlent, pour leur part aussi, une autre langue de bois plus légère. C'est que le culte de la personne du Roi (on dirait aujourd'hui le lieu du Pouvoir symbolique) aboutit à un ensemble d'expressions toutes faites « qui finissent par composer un rituel et qui sont, en fait, destinées à masquer les véritables problèmes, c'est-à-dire, sous Louis XIV, la misère populaire, les famines, les enrôlements forcés, les guerres interminables »<sup>14</sup>.

On voit ici comment - pour reprendre encore quelques formules portant sur « la langue plurielle de Charles Perrault », toute langue, « par son lexique autant que par sa syntaxe ou par sa rhétorique est le reflet historique d'une civilisation »<sup>15</sup> : elle comporte des « sous-langues » ou « langages » dont l'auteur utilise les registres pour créer une harmonie ou une cacophonie volontaires. Charles Perrault, par la conscience aiguë qu'il a eue de ces problèmes (et Marc Soriano utilise un autre « conte linguistique » qu'il intitule *Le Hollandais membru*, pour le prouver)<sup>16</sup>, s'est donc forgé une langue : « une langue multiple », la « langue d'un observateur du langage qui, tout en recherchant la clarté et la simplicité du récit sait jouer avec les harmoniques temporelles de chaque mot ».

### « L'équation personnelle », l'envoûtement gémellaire

Cette langue est enfin investie d'une charge émotionnelle mystérieuse dont le point focal est « la gémellité, la gémellisation ». Marc Soriano, dans l'analyse critique qu'il fait des différentes œuvres présentées avec les *Contes*, retourne ici à la thèse centrale de son premier volume *Les contes de Perrault, culture savante et tradition populaire* ou du *Dossier Charles Perrault*, pour l'étoffer. (Rappelons-en les points principaux.)

Cette thèse consiste à voir dans la publication des *Histoires du temps passé* l'expression d'une « équation personnelle » qui a conduit à l'appropriation des contes collectés par Pierre Darmancour, fils de l'académicien, et à transformer la tradition populaire en

(11) Voir notre étude sur ce point. J. Perrot « Rhétorique mystique et rhétorique révolutionnaire », revue *Littérature*, n° 25, février 1977, pp 71-82.

(12) Marc Soriano, *La brosse à reluire...* op.cit., p. 36.

(13) Charles Perrault, *Contes*, nouvelle édition op.cit., p. 36.

(14) Marc Soriano, *La brosse à reluire...* op.cit., p. 60.

(15) Charles Perrault, *Contes*, op.cit., p. 277.

(16) Marc Soriano, *La langue plurielle de Charles Perrault*, op.cit., p. 280.



détournant vers l'enfant la mode des contes littéraires en vogue dans les salons. Dans cette entreprise, le défenseur des Modernes soulève le poids d'une tutelle familiale imposée par le souvenir (conscient ou non) d'un jumeau mort devenu son double fantastique pétrifiant ; il dépassait ainsi cette situation de conflit et d'aliénation et prenait sa « revanche de cadet » mythique en formant un nouveau couple gémellaire avec son propre fils. La relation de couple, cette fois, lui assurait la supériorité et une gloire historique, puisque Pierre Darmancour est ignoré du grand public aujourd'hui...

Structure obsessionnelle, la relation gémellaire - comme René Zazzo, volontiers cité par Marc Soriano, l'a montré <sup>17</sup> - est un laboratoire réduit présentant d'une manière exemplaire les tensions et temps forts du développement de la personnalité.

Marc Soriano la repère très tôt dans *Les amours de la règle et du compas*, ce premier conte attribué définitivement à Charles Perrault dans une longue et minutieuse mise au point qui est un modèle de méthode critique : calembours, (Perdix le héros est-il une image de Perrault-dix, de ce Charles qui est le dixième représentant de la lignée), analyse précise des évidences « interne » et « externe », utilisation de « l'équation personnelle » en sont les aspects les plus notoires <sup>18</sup>.

Mais le thème éclate plus nettement encore dans *Le miroir* que Marc Soriano examine à la lumière des théories modernes de la psychologie : le miroir, objet privilégié de la littérature précieuse est ici un piège idéal pour « ce jumeau survivant » qu'est Charles Perrault, que l'on peut surprendre une fois de plus ici dans l'attitude de l'homme à la recherche de son ombre ou de son double » <sup>19</sup> : Orante est transformé en miroir parce qu'il n'a pas su cacher à sa belle devenue laide ce qu'il pensait d'elle ! Piège du narcissisme donc !

*La peinture* aussi est une œuvre qui exprime la fascination de cette quête, car l'art du peintre « touche le plus » parce qu'il « a par essence même le pouvoir de donner un double à chaque être, de transformer en quelque sorte chacun de nous en jumeau, et par voie de conséquence de rendre son jumeau au jumeau abandonné ». <sup>20</sup>

(17) R.Zazzo, *Les jumeaux, le couple et la personne*, 2 vol. Paris, PUF, 1960.

(18) Charles Perrault, *Contes*, op.cit., p. 315-322.

(19) Ibid. p. 337.

(20) Ibid. p. 351.

Infinies sont les modulations de l'envoûtement gémellaire que déroule l'étude de Marc Soriano. Une fois de plus, le lecteur pressent l'investissement affectif très fort du chercheur qui s'attache à mettre en forme un donné littéraire et culturel en prise directe avec la réalité contemporaine et la vie quotidienne. On saisit ici les implications personnelles qui ont conduit l'auteur de *La brosse à reluire* à conclure son étude sur la rivalité de Perrault et de Racine par les remarques suivantes :

« Mais l'écrivain n'a pas cédé sur l'essentiel, par exemple, sur la faiblesse de la langue des Anciens ni sur la fonction des Académiciens qui est, pour lui, d'orner et d'embellir la langue. Dialogue de sourds ? Pas tout à fait. Car Perrault a besoin, pour créer, d'une stimulation fraternelle ou fratricide »<sup>21</sup>

Cette stimulation n'est-elle pas celle du critique même qui nous interpelle ? Et, de fait, il ne s'agit ici encore que d'une conclusion qui appelle de nouveaux développements, car Marc Soriano a choisi pour titre de cette

ultime page, une formule significative :  
« A suivre »

Rien n'est jamais terminé, en effet. Gageons que les nouveaux travaux de Marc Soriano provoqueront de « nouvelles annotations » et polémiques : c'est la vie même et la santé d'une critique toujours en quête de soi-même qui en dépendent. A suivre ! Nous avons « suivi » par cette adhésion qui est le premier temps de la compréhension d'une œuvre, mais nous arrêtons ici un compte rendu qui, au delà, ne serait plus que manipulation de la « brosse à reluire » ! Au lecteur de continuer...

NB. On trouvera dans l'édition des *Contes* une chronologie des œuvres de la période et les illustrations originales des *Contes* dessinées par Charles Perrault. De quoi provoquer une étude semblable à celle qu'Isabelle Nières a proposée en comparant les illustrations de Lewis Carroll et celles de John Tenniel dans sa thèse présentée dans une récente chronique. ■



*Les contes de Perrault, Gustave Doré*

(21) Marc Soriano, *La Brosse à reluire*, op.cit., p. 73.